

PROLOGUE

MA MÈRE AVAIT LA FÂCHEUSE MANIE de ne jamais me reconnaître sur les photos. « Qui est-ce ? demandait-elle chaque fois qu'elle me voyait, l'index posé sur le visage de l'inconnue. – Mais, maman, c'est moi ! m'écriais-je. – C'est toi ? Ah bon ? Tu en es sûre ? On ne te reconnaît pas du tout ! »

J'étais pourtant très reconnaissable avec ma face carrée de sphynx, mes cheveux plats, mon nez un peu trop fort, ma peau souvent boutonneuse, mes bras maigres, mes longues jambes. J'aurais dû l'être d'autant plus à ses yeux que j'étais pour ainsi dire son portrait craché. Son portrait d'avant, il est vrai. D'avant sa rhinoplastie.

Longtemps, en effet, ma mère ne supporta pas son nez, qu'elle trouvait affreusement busqué. Elle fuyait son reflet et s'arrangeait toujours pour placer une main devant lui quand elle sentait l'objectif d'un appareil photo se tourner vers sa personne, de telle sorte que

son visage apparaît à demi dissimulé sur la plupart de ses portraits. Ses portraits d'avant, il s'entend. D'avant l'opération.

J'avais trois ans quand, après plusieurs années d'hésitation, elle se résolut à la tenter. Lorsque, de retour de la clinique, elle rentra à la maison avec sur le visage un énorme pansement d'où dépassait un hématome, je poussai un hurlement, et il fallut de longues minutes pour me calmer. Quand on le lui retira, quelques jours plus tard, j'eus l'impression qu'on avait échangé ma mère contre une autre dame que je ne connaissais pas, tant il est vrai qu'en modifiant l'aspect d'un nez c'est toute la physionomie d'une personne qu'on métamorphose. Elle semblait également avoir changé de personnalité : elle avait gagné en joie de vivre et en légèreté ; elle ne détournait plus les yeux devant les miroirs et s'offrait gracieusement à l'objectif des appareils photo qui se tournaient vers elle.

Elle disait à qui voulait l'entendre que, à la manière des personnes qui changent de genre, elle avait fait advenir sa véritable figure, laquelle, jetée trop longtemps dans l'ombre par ce nez difforme qui en masquait les traits, n'attendait que quelques coups de marteau et de bistouri pour se révéler enfin au monde.

Elle eut un temps la tentation de jeter toutes les photos où son ancien visage apparaissait. Elle y renonça finalement, considérant qu'il lui suffirait de ne plus les regarder. Comme tous les gens autour d'elle, elle finit peu à peu par oublier la femme qui y figurait, jusqu'à ce que celle-ci se présentât de nouveau devant elle, sous mes propres traits cette fois-ci. En grandissant, je lui ressemblais de plus en plus en effet. Au lieu de s'en réjouir, elle en fut accablée. C'était sa laideur passée qu'elle voyait en moi.

Elle eut la clémence de ne pas m'en tenir rigueur, prenant le parti, pour ce faire, de détourner les yeux de ma personne et de me considérer comme un pur esprit, dépourvu d'enveloppe charnelle. Je ne l'ai ainsi jamais entendue commenter mon apparence, que ce fût en bien ou en mal. Je n'avais ni corps ni tête pour elle – et encore moins de nez. Une mère normale m'eût dissuadée d'arborer les couleurs pastel que j'affectionnais, à commencer par le rose bonbon, lesquelles accentuaient dramatiquement mon teint olivâtre, ou m'eût emmenée chez une esthéticienne pour me faire épiler les jambes à l'adolescence – pas elle. À aucun moment ne lui traversa l'esprit que la coupe au bol qu'on m'avait faite tout enfant et que les coiffeurs entretenaient année après année n'était